



EXPO

L'Orient. revisité

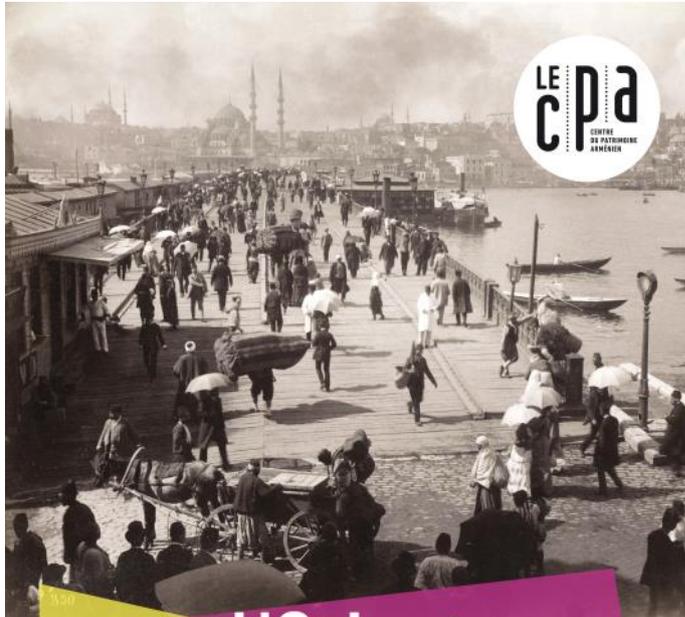
Les photographes arméniens
dans l'Empire ottoman

5 avril → 23 décembre 2023

Dossier de presse

valence
romans
AGGLO

Sommaire



EXPO

Les photographes arméniens
dans l'Empire ottoman

L'Orient. revisité

5 avril → 23 décembre 2023

www.le-cpa.com

Le Cpa - 14 rue Louis-Gallet à Valence

Avec le soutien de :



VALÉNCIE
ROMANIE
AGGLO

Communiqué

Page 3

Les sections de l'expo

Page 4

Parole à Catherine Pinguet

Page 9

Les premiers RDV

Page 10

Le Cpa

Page 11

Infos pratiques

Page 12

Communiqué

EXPOSITION

L'Orient revisité

Les photographes arméniens dans l'Empire ottoman

Un peu chimistes, un peu artistes et résolument épris d'innovation, les Arméniens ont été les pionniers de la diffusion de la photographie dans le monde ottoman, essayant une vision moderne et originale du Proche-Orient. Cette exposition produite par Le Cpa propose ainsi un voyage inédit et tout en contrastes de l'Empire, avant la disparition de ses populations arméniennes.

Palais ottomans, portraits de sultans, images empreintes de pittoresque, mises en scène soignées... l'exposition dévoile des photographies rares et précieuses d'un empire multiethnique, où l'effervescence de la capitale contraste avec la réalité des territoires plus reculés. Elle rappelle comment, dès sa création, la photographie a été un formidable outil de propagande et de communication.

Sont réunis près de 200 images de la collection exceptionnelle de Pierre de Gigord et de la famille Dildilian, et quelques-uns des trésors de l'association Cartofila. Ils mettent en lumière le travail des premiers photographes officiels du sultan comme les frères Abdullah. L'exposition montre également comment les artistes arméniens ont immortalisé les événements marquants de l'Empire ottoman, documenté le quotidien des provinces ottomanes, tout en adaptant certaines de leurs productions au goût et aux fantasmes des voyageurs occidentaux, avides d'exotisme.

Dates

**Du 5 avril
au 23 décembre 2023**

Horaires

Du mardi au vendredi :
10h-13h & 14h-18h

Samedis et dimanches :
14h-18h

Fermeture les jours fériés

Contact presse :

04 75 80 13 04 / 00

chrystele.roveda@valenceromansagglo.fr

Les sections de l'expo

Les images produites par les photographes arméniens ottomans constituent une véritable immersion dans l'Empire ottoman du milieu du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. Elles dressent un portrait saisissant d'une époque où les dirigeants ottomans souhaitent insuffler de la modernité dans les grandes villes de l'Empire. Les communautés, sans jamais se mélanger, cohabitent dans ce territoire alors riche en influences et en cultures.

L'exposition invite également à voyager dans les provinces plus éloignées de la capitale. Si beaucoup de studios ont disparu avec le génocide, d'autres ont heureusement pu voir leurs productions perdurer au fil du temps, grâce à la transmission dans les familles et à la passion des collectionneurs.

L'exposition en témoigne, grâce à des images d'une extrême richesse et d'une grande diversité, permettant de rendre perceptible une période charnière, où les évolutions techniques de la photographie accompagnent ceux de la société ottomane.

Constantinople, capitale de la photographie en Orient

Dans la capitale ottomane comme dans de nombreuses villes de l'Empire, les Arméniens, avec les Grecs, font figure de pionniers de la photographie, se passionnant très tôt pour le nouveau médium et ouvrant les premiers ateliers locaux. Si une formation artistique pouvait prédisposer au métier de photographe, réussir dans la profession exigeait surtout des compétences techniques et dans le domaine de la chimie. Il fallait se tenir informé des innovations venues d'Occident, voire se rendre sur place pour se perfectionner et se procurer du matériel souvent introuvable en Orient. L'aspect communautaire et l'importance des liens familiaux ont aussi joué un rôle important : aide financière de parents pour l'ouverture d'un studio, associations entre frères et cousins, formation de membres de la famille ou d'apprentis arméniens.

À partir des années 1850, les grands studios photographiques s'installent à Péra, quartier cosmopolite des affaires, des ambassades, des théâtres, des premiers grands hôtels, des cafés-restaurants et des boutiques de luxe. Une part importante de leur activité consiste alors à réaliser des portraits cartes de visite. Offerts en témoignage d'amitié ou achetés en guise de souvenir, ils étaient collés sur carton. Au verso, figuraient le nom du photographe, son adresse, voire ses titres honorifiques et les médailles obtenues lors d'expositions.

Les photographies des devantures de commerces témoignent d'une société cosmopolite et polyglotte : enseignes en français, grec, ottoman, arménien, voire ladino (judéo-espagnol). Le français est alors la langue du commerce et des affaires, de l'élite ottomane, des hommes politiques et des diplomates, des journalistes et des artistes, en témoignent les légendes qui figurent dans l'image, légendées en français.



Abdullah Frères. Pont de Galata, ca. 1890

Collection Pierre de Gigord

Foule bigarrée sur le célèbre pont reliant la ville historique, Stamboul, au quartier européen de Galata-Péra.

Abdullah Frères

Ce studio, actif de 1858 à 1899, est fondé par Viguen Abdullah et deux de ses frères. Il devient l'un des premiers grands ateliers de Constantinople, sans doute le plus célèbre, Grande Rue de Péra. La famille tient son patronyme d'un aïeul qui, tout en refusant de se convertir à l'islam, changea son nom : Astvatzadour, « donné par Dieu », devint « serviteur de Dieu ». Recommandés par le grand-vizir Fuad Pacha, ils sont les premiers opérateurs à obtenir le titre de photographes officiels de sa Majesté Impériale le Sultan. En 1867, la notoriété des frères Abdullah devient internationale lors de l'Exposition universelle de Paris, où les visiteurs découvrent leurs photographies, dont celles du sultan Abdülaziz qui a fait le déplacement à l'invitation de Napoléon III. Le jury leur décerne la médaille pour un panorama de Constantinople, long de plus de deux mètres. Leur participation à cet événement international vaudra aux frères Abdullah d'être mentionnés par Nadar dans ses mémoires comme « primitifs de la photographie ».

Nombreux sont les portraits de membres de la famille impériale et de dignitaires ottomans peu soucieux de la tradition religieuse, hostile à la représentation humaine. Pour les sultans, les princes et princesses, il s'agit de se conformer à une pratique répandue chez les souverains européens en matière de diffusion de leur image.

Boghos Tarkulyan, Studio Phébus. Portrait des jeunes princes, 1899

Collection Pierre de Gigord

Photographie prise lors de la cérémonie de circoncision du prince Abdürrahim Hayri Efendi, au centre, fils du sultan Abdülhamid.



**Abdullah Frères. Vignen
Abdullah déguisé en oriental,
ca. 1870**

Collection Pierre de Gigord

De nombreux voyageurs européens, mais aussi des résidents, dont Régis Delboeuf, rédacteur en chef du journal *Stamboul*, ont posé déguisés en Turc. Vignen Abdullah lui-même s'est prêté à ce jeu.



L'Orient revisité

En 1873, à l'occasion de l'Exposition universelle de Vienne, paraît l'ouvrage *Les Costumes populaires de la Turquie*. L'objectif des auteurs est de contribuer « aux études ethnographiques et sociales » en décrivant minutieusement les costumes représentatifs de la diversité ethnique et religieuse de l'Empire. Il s'agit également de mettre en avant la supériorité des costumes traditionnels par rapport à l'uniformisation du vêtement et de la mode importés d'Occident.

Pour accroître leurs bénéfices et répondre aux attentes d'Occidentaux en quête d'exotisme, de grands studios, tel celui de Pascal Sebah ou des frères Abdullah, ont procédé à de nombreuses mises en scène. Ils disposaient de quantité de costumes, d'accessoires, de toiles de fond, et recrutaient des figurants, ainsi que des comédiens, profession dans laquelle, là encore, les Arméniens ont joué un rôle de pionniers à Constantinople.

Jugés éminemment pittoresques, les marchands ambulants et les petits métiers ont fait l'objet d'un très grand nombre de photographies, en studio comme en extérieur. Parmi ces hommes voués aux travaux les plus précaires, bon nombre d'émigrants, dont des Arméniens, les *bantoukht*, ruraux contraints de quitter leur terre.

En tête des thèmes les plus courus se trouve la femme orientale, tout particulièrement la musulmane, grande absente des photographies de l'époque. Ainsi, les portraits de chrétiennes posant voilées, et légendés « Dames turques », sont légion. Ces images s'adressent aux Occidentaux, à leurs rêves et fantasmes, de harem notamment, bien qu'à cette époque, la fin du XIX^e siècle, la polygamie soit rare dans la capitale ottomane, comme dans les grandes villes de l'Empire. De toute évidence, les studios manquent de figurantes prêtes à endosser ce rôle : les mêmes femmes, voire de jeunes hommes déguisés en musulmanes, sont photographiés lors de diverses mises en scène.

Abdullah Frères. Femmes turques, ca. 1875

Collection Pierre de Gigord

Trois femmes portent le *yachmak* (voile de mousseline blanche) à côté d'une fillette. Elles posent sur les hauteurs du Bosphore, à Anadolu Feneri (Phare d'Anatolie). Le chien couché a sans doute été ajouté au montage, sa présence visant à rehausser le pittoresque de la scène.



Pascal Sebah. Pompiers turcs en action, ca. 1875.

Collection Pierre de Gigord

Personnages hauts en couleur, abondamment photographiés, les *tulumacı* (pompiers volontaires), avec pour tenue caractéristique : un caleçon blanc arrêté au genou, un gilet de coton, quelquefois les pieds nus. Ils étaient rattachés à un quartier et regroupés en corporation selon l'appartenance ethnique et religieuse. Ils comptaient dans leurs rangs de nombreux *kabadayı* (caïds), d'où l'accusation, en plus de leur inefficacité lors d'incendies, de vols et de tapage nocturne.

Les visages de l'Empire

La modernisation de l'Empire, confronté à des défaites et à des pertes de territoires successives, a débuté par un profond remaniement de l'armée, sous la houlette d'instructeurs étrangers, de militaires britanniques, français, puis allemands. Elle s'applique ensuite à l'industrie naissante et se traduit également par la construction de nouvelles infrastructures portuaires et ferroviaires. Il est nouveau pour l'époque de photographier les chantiers et cela concerne surtout les projets de grande envergure, entre les mains de capitaux étrangers. Il s'agit de montrer les progrès dans le domaine de la santé et, plus encore, de l'éducation, afin de rattraper le retard accumulé en comparaison des établissements scolaires étrangers, et ceux développés par les communautés arméniennes, grecques et juives.

Les photographes arméniens ouvrent des studios dans tout l'Empire, s'installent dans les grandes villes, se formant sur place ou à l'étranger. Le phénomène est plus marqué dans les provinces orientales : à Kharpet, où Hovhannes et Mardiros Sourourian ouvrent un studio dès 1874, suivis une dizaine d'années plus tard par Hovhannes Halladjian à Aintab, puis Tsolag Dildilian à Sivas et à Marzevan. Ces photographes deviennent ainsi des acteurs et des témoins privilégiés de la vie des communautés arméniennes de l'Empire.

Dans le même temps, le développement de l'alphabétisation et les déplacements de population, forcés comme volontaires, à travers l'Empire, comme en Europe et aux Etats-Unis, entraînent la multiplication d'envois de cartes postales. Certaines d'entre elles, souvenir de la terre natale, sont éditées à l'étranger. Si la population arménienne de l'Empire ottoman reste aux trois quarts rurale, le fossé est souvent immense entre ceux qui vivent dans le *yerkir* (pays), hauts lieux de l'Arménie historique, et les Arméniens de Constantinople. L'envoi de portraits connaît le même phénomène, à ceci près que seules les familles aisées peuvent se le permettre.



Sarrafian Frères. Le corps enseignant de l'église de Saint-Nichan. Collection Grégoire Tafankejian

Les frères Sarrafian sont originaires de Tigranakert, dans la province de Diyarbékir, qu'ils fuient lors des massacres de 1895. Ils s'installent à Beyrouth, sillonnent et photographient les provinces environnantes.



Dildilian Frères. Le quartier tsigane
Collection Famille Dildilian, Fonds Armen T. Marsoobian

La parole à Catherine Pinguet

Commissaire de l'exposition

Les Dildilian

Rares sont les données permettant d'éclairer le parcours de photographes arméniens dans les villes de provinces orientales. Aussi, le cas du studio Dildilian Frères est-il exceptionnel, par les archives photographiques et les mémoires familiales qui ont été conservées (collections Haïk Der Harountounian et Armen T. Marsoobian). Tsolag Dildilian, l'aîné, qui a appris les rudiments de son futur métier auprès d'un photographe itinérant, débute sa carrière en 1888. Le père de Tsolag, bottier réputé de Sivas, a financé l'achat du matériel et leur installation. En 1892, il s'installe à Merzevan, où il est nommé photographe de l'Anatolia College, vaste établissement fondé par les missionnaires américains en 1886. Ce titre, par-delà l'assurance de revenus réguliers, offre refuge et protection, notamment lors des massacres de 1895. Il permet également de scolariser des membres de la famille, voire de les soigner, tel le frère cadet de Tsolag, Aram, muni d'une prothèse après son amputation. En 1915, au prix d'une conversion à l'islam et parce que les autorités avaient besoin de photographes, Tsolag et Aram échappent à la déportation et deviennent Pertev et Zeki. Pour survivre, tous deux se retrouvent ainsi au service de l'armée après l'évacuation de l'Anatolia College en mai 1916. Après la guerre, Aram travaille pour le Comité arménien de secours aux orphelins, et pour l'organisation américaine Near East Relief en photographiant les rescapés. En novembre 1922, les Dildilian quittent définitivement l'Asie Mineure à bord d'un navire qui les conduit de Samsun au Pirée. En 1925, Aram Dildilian partira s'installer avec sa famille aux États-Unis tandis qu'Haïganouche Der Haroutiounian et ses enfants gagneront la France. Tsolag Dildilian restera en Grèce où il ouvrira un studio dans la banlieue d'Athènes, à Kokkinia. Il transmettra son savoir-faire à son fils, Hemayag, et à sa fille, Alice, lesquels partiront aux États-Unis, après la mort de leur père, en 1935. Toutes les photographies originales qui sont exposées ont été emportées par Haïganouche dans ses bagages avec de petits objets auxquels elle était attachée.

Les premiers RDV

Avril - Juillet

La Jérusalem des premiers photographes arméniens

Conférence avec Catherine Pinguet

Jeudi 4 mai à 18h30

Ville-monde, Jérusalem est le berceau commun dans lequel se sont inventés tour à tour le judaïsme, le christianisme et l'islam. Les lieux saints emblématiques qu'elle abrite reflètent autant les échanges et les influences réciproques que les conflits et les confrontations. En s'attachant notamment aux images produites par les pionniers arméniens de la photographie, Catherine Pinguet, chercheuse associée au CETQBaC, CNRS-EHESS, retracera l'histoire de Jérusalem quand la ville et sa région étaient encore une province ottomane.



Nocturne de printemps

DésOrientée !

Samedi 13 mai de 18h à 22h

Le Cpa vous invite à sa deuxième nocturne, l'occasion de prendre le temps de (re)visiter nos expositions à la tombée de la nuit. L'Orient se réinvente durant cette soirée insolite, autour d'un programme aux couleurs envoûtantes : concert d'Alexis Paul et Christine Zayed, ateliers, etc.

Concert « Sur le parvis ! »

Trio Asmara

Mercredi 5 juillet à 18h30

Né de la rencontre entre une chanteuse lyrique curieuse des mélismes orientaux, d'un percussionniste oriental et d'un pianiste, Trio Asmara puise dans le répertoire sacré et populaire du Moyen-Orient, de la Grèce et de la Turquie. Ils donnent en partage un univers de rêve et d'onirisme.



Les ateliers

Mille et Une Nuits - mardi 11 avril à 15h

Atelier tout public dès 8 ans

À partir d'images réelles ou rêvées de l'Orient, mélangez les techniques et réalisez une œuvre sur le thème des Mille et Une Nuits !

Faïence d'Orient - mardi 18 avril à 15h

Atelier tout public dès 8 ans

Dans l'Empire ottoman, les potiers grecs, turcs et arméniens de la ville d'Iznik se distinguaient par la beauté de leurs faïences. Réalisez un carreau de céramique original et coloré.

À l'ombre du jasmin - dimanche 4 juin à 15h

Atelier ado et adulte

À l'occasion des Rendez-vous aux jardins, embarquez pour un voyage imaginaire en Orient et partagez un moment poétique et sensoriel dans le patio du Cpa.

Les visites

Visite guidée avec Catherine Pinguet

Samedi 8 avril à 15h

Visites guidées

Samedis 29 avril et 10 juin à 15h

Retrouvez l'ensemble des rendez-vous dans l'agenda web du Cpa !



Créé en 2005 dans le quartier historique de Valence, Le Cpa est une institution culturelle unique en Europe dédiée à l'histoire des peuples et des cultures. Lieu d'échanges et de découvertes ouvert sur le monde, il propose tout au long de l'année une programmation culturelle aux enjeux citoyens.

À partir de l'exemple de l'histoire des Arméniens, Le Cpa explore plus largement les questions relatives aux conflits et migrations contemporains ainsi qu'à leur mémoire. Il invite le public à poser un autre regard sur l'actualité géopolitique et ses enjeux.

Équipement culturel de Valence Romans Agglo, Le Cpa a été labellisé Ethnopôle en 2018 par le ministère de la Culture, sur la thématique « Frontières, Migrations, Mémoires ».

Infos pratiques



Horaires

Du mardi au vendredi : 10h -13h / 14h -18h

Samedis et dimanches : 14h -18h

Fermé les jours fériés

Rendez-vous sur notre site WEB pour consulter nos périodes d'ouverture.

Accès

Le Cpa • 14 rue Louis-Gallet à Valence

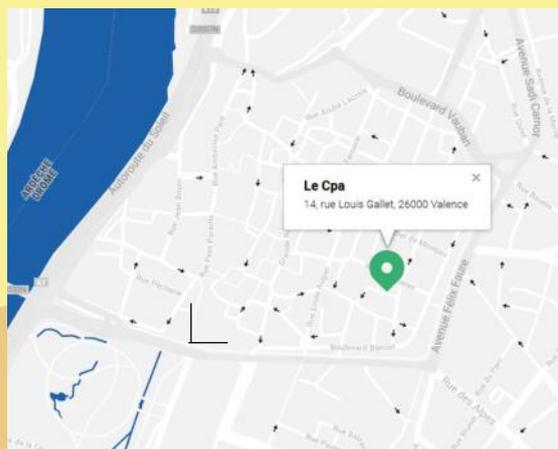
Gares à Valence ville et Valence TGV :

1h de Lyon et Grenoble, 1h30 de Marseille et 2h30 de Paris

Liaisons autoroutières directes avec Lyon, Grenoble et Marseille

Aéroport de Lyon Saint-Exupéry à 1h par autoroute

Avec le soutien de



Contact presse

Le Cpa - Chrystèle Roveda

04 75 80 13 00 / 04 - Plus d'infos : www.le-cpa.com

Le Cpa est un équipement de Valence Romans Agglo.

